

## LA PEUR ENVAHISSANTE

Or j'arrivai au sommet de la colline qui surplombe notre oliveraie; j'avais marché toute la journée sous un soleil monté sur ses ergots. La grande oliveraie n'était animée que par de maigres grillons et des cigales atones ; à l'ombre chaude des amandiers décharnés défilaient des processions de fourmis dans un ordre impeccable; j'en étais stupéfait; la meilleure armée de terre du monde eût certainement fait grise mine devant ces fourmis-là. Quel ordre ! Quelle discipline !

J'arrivai donc au sommet de la colline qui surplombe notre oliveraie quand j'entendis quelqu'un éclater de rire, d'un rire méchant et caverneux, d'un rire jailli de je ne sais quel volcan car ce rire était terrible et effrayant, puisqu'il me donna un frisson à répétitions et de mes cheveux fit des piquants de hérissons de cavernes.

Je me retournai instantanément vers ce que je croyais être la source du bruit; cependant il n'y avait personne derrière moi, mais le rire éclata de nouveau encore plus méchant, encore plus terrible qu'auparavant; cette fois, la voix fusait à ma gauche; je regardai donc à gauche; à ma gauche, pas âme qui vive. Je m'étonnai encore, mais je pensais que j'étais victime d'hallucinations engendrées par la forte chaleur de la journée et je continuai naturellement ma marche ; je marchais lentement attendu que j'étais fatigué. Or pour la troisième fois le rire, le même rire éclata encore plus terrible, encore plus méchant, plus cynique; c'était à ma droite cette fois-ci, mais à ma droite pas âme qui vive; je commençai à m'inquiéter pour de bon car où que je me retourne j'entendais le même rire méchant, terrible et cynique et le rire s'amplifiait et le rire gagnait en force; toute l'oliveraie ricanait; partout on ricanait; sous les oliviers aux feuilles enroulées à cause de la sécheresse; sous les figuiers rampants à l'ombre picotante; sous les amandiers effeuillés et secs; dans les cactiers efflanqués; dans les aloès noircis et même dans les agaves et leurs écailles mourantes.

Je pris peur; mes os tremblaient à se rompre et je voulus prendre la clef des champs, mais j'avais les jambes si lourdes que je pouvais difficilement les soulever. J'avais peur et me rendais compte de mon impuissance. De tous les côtés fusaient des rires analogues. J'avais peur; mon cerveau bouillonnait; mon sang s'échauffait. J'avais peur. Une sueur étrange (était-elle tiède ? était-elle froide ? Je ne le sus jamais) ruisselait le long de mon dos. J'avais peur. Mes doigts étaient figés et mes lèvres tremblaient. J'avais peur. Mes dents claquaient comme si c'eût été la période des nuits blanches ou celle des nuits noires ou celle de la traite de la chèvre miraculée. J'avais peur. Ma langue s'était asséchée ; elle était blanche et s'était couverte comme d'un dépôt de sel marin; oui, ma bouche avait gelé. J'avais peur.

Or j'arrivai au sommet de la colline qui surplombe notre oliveraie ; j'avais marché toute la journée.

Cf.Salah Khelifa, Transévations, le Barcide, décembre 2015, pages 57 et 58 .